

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 15 au 27 novembre 2021

Pierric Bailly



© Amandine Bailly

Biographie

Pierric Bailly est né le 14 août 1982 à Champagnole dans le Jura. Il passe son enfance à La Frasnée, à Poids-de-Fiole et à Lons-le-Saunier. Après des études secondaires à Lons, il s'installe à Montpellier où il suit des cours de cinéma à l'université Paul-Valéry. Il revient ensuite dans le Jura où il travaille en usine, vit quelque temps en région parisienne, à Grenoble et à Nîmes, avant de se fixer à Lyon.

Travaillant en usine, il écrit la nuit un roman qui a pour cadre les environs de Clairvaux et met en scène une bande d'adolescents en proie à la dérive. *Polichinelle* sera publié dans le cadre de la rentrée littéraire 2008. La plupart des journaux le considèrent comme l'un des premiers romans les plus époustouflants de cette saison.

En 2017, il publie son quatrième roman, *L'Homme des bois*, qui est récompensé par le premier Prix Blù Jean-Marc Roberts.

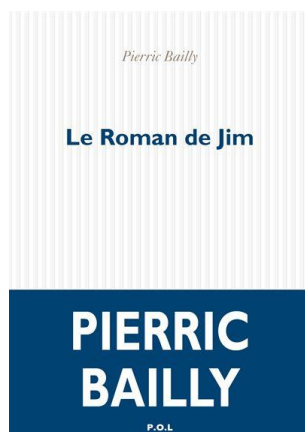
Son dernier roman, *Le Roman de Jim*, est publié en mars 2021 aux éditions P.O.L.

Bibliographie

- *Le Roman de Jim*, P.O.L, 2021
- *Les Enfants des autres*, P.O.L, 2020
- *L'Homme des bois*, P.O.L, 2017 (Folio, 2018)
- *L'Étoile du Hautacam*, P.O.L, 2016
- *Michael Jackson*, P.O.L, 2011 (Folio, 2012)
- *Polichinelle*, P.O.L, 2008 (Folio, 2010)

Présentation des ouvrages

Le Roman de Jim, P.O.L, 2021



À vingt-cinq ans, après une séparation non souhaitée et un séjour en prison, Aymeric, le narrateur, essaie de reprendre contact avec le monde extérieur. À l'occasion d'un concert, il retrouve Florence avec qui il a travaillé quelques années plus tôt. Florence est plus âgée, elle a maintenant quarante ans. Elle est enceinte de six mois et célibataire. Jim va naître. Aymeric assiste à la naissance de l'enfant, et durant les premières années de sa vie, il s'investit auprès de lui comme s'il était son père. D'ailleurs, Jim lui-même pense être le fils d'Aymeric. Ils vivent tous les trois dans un climat harmonieux, en pleine nature, entre vastes combes et forêts d'épicéas. Jusqu'au jour où Christophe, le père biologique du garçon, réapparaît.

La relation entre Aymeric et Jim, l'enfant de Florence, est le cœur de l'intrigue. C'est un roman sur la paternité. Aymeric sera séparé de Jim. Il va souffrir d'un arrachement face auquel il ne peut rien. Mais se donne-t-il vraiment les moyens de s'en sortir ? Aymeric multiplie les contrats précaires dans la grande distribution, les usines de plasturgie ou la restauration rapide. Plus tard, il est même photographe de mariage.

Une grande partie de l'histoire se déroule à Lyon. Jusqu'au bout, Aymeric reste obsédé par cet enfant qu'il a vu naître et grandir, et qui lui a été enlevé, avec lequel il ne sait pas toujours observer la bonne distance, ni occuper la bonne place.

Extraits de presse

Interview de Pierric Bailly publiée dans le journal *Le Progrès*, mars 2021, par Guy Jaillet

Après Les Enfants des autres, Pierric Bailly aborde de nouveau le thème de la parentalité dans un roman plein de sentiments, avec des personnages très forts, immergés dans les décors naturels du Jura.

Aymeric, le narrateur du roman, n'est pas le père de Jim. Il a rencontré Florence, la maman, alors qu'elle était enceinte de six mois, et a vécu quelques années avec elle. Il était là au moment de l'accouchement, et a joué le rôle du papa, s'attachant énormément à cet enfant, se passionnant pour ce qu'il aime, comme le football. Et puis un beau jour, par un horrible tour du destin, le vrai papa revient et reprend peu à peu sa place dans la famille. Aymeric s'éloigne et devient le « parrain » de Jim, qu'il continue de voir régulièrement, jusqu'au départ de l'enfant et des parents pour un autre continent. Aymeric n'a brutalement plus de nouvelles et ne peut que faire des suppositions sur un silence qui le déstabilise. Alors il

change de métier et de lieu de vie. Mais des années plus tard, leur relation filiale reprend, entachée de mensonges, jusqu'à la grande explication finale.

Parcours de vie d'aujourd'hui

Cette relation particulière entre un beau-père et un enfant est au centre du roman, dans lequel on retrouve tout l'univers intérieur de son auteur. Pierric Bailly retrace, sur une trentaine d'années, le parcours de ses personnages, avec leur singularité, leur façon d'avancer dans l'existence tantôt par continuité, tantôt par rupture. Florence et Aymeric ont quinze ans d'écart, sont tous deux nés dans le Jura, et sont partis tôt de chez eux, pour se frotter à la vie. Florence a sillonné la France avec un compagnon avant de revenir à Saint-Claude pour être caissière, puis infirmière. Aymeric est passé par la case prison pour une bêtise de jeunesse, puis a accumulé les missions en intérim, dans des entreprises jurassiennes et des commerces lyonnais, avant de poser ses valises à Prénovel.

Portraits de ruraux authentiques

L'auteur s'attache à proposer des portraits de ruraux authentiques, comme on en rencontre beaucoup dans le Jura (et ailleurs), dont le destin n'est pas écrit d'avance, qui changent de travail, de lieu de vie et de collègues selon leurs soucis, leurs amours ou leurs envies. Ils font des expérimentations parfois risquées, évoluent, s'adaptent à leur époque (réseaux numériques, musique électronique), acquièrent une polyvalence qui leur permet de progresser professionnellement ou de rénover eux-mêmes une maison. C'est un roman jurassien, et en même temps universel, un mélodrame rempli d'action, d'allers-retours, de sentiments et de remarques originales sur la vie des hommes et du monde. Un livre prenant, écrit par un auteur en pleine ascension.

Votre précédent roman s'appelle *Les Enfants des autres*. Dans *Le Roman de Jim*, Jim est aussi l'enfant des autres...

« C'est vrai. Les deux romans traitent de paternité contrariée. Le roman précédent s'appuyait sur mon expérience de jeune père et dérivait vers le fantastique. Là, on est dans un mélodrame. J'ai utilisé le fait d'avoir grandi dans deux familles, dès ma prime enfance, puisque mes parents se sont séparés peu après ma naissance. J'ai voulu faire un roman sentimental, en étant au plus près des émotions des personnages. Le thème de l'abandon est au centre de l'intrigue. Le narrateur vit un déchirement inadmissible et Jim ne comprend pas pourquoi Aymeric a disparu de sa vie. »

C'est aussi un livre social, avec des allers-retours entre le Jura et d'autres régions ?

« On parle souvent de ceux qui partent, qui quittent leur milieu pour aller vivre ailleurs, ces personnes qu'on appelle des transfuges de classe. Dans ce roman, les personnages partent, mais finissent par revenir. On voit beaucoup de Jurassiens aller à Besançon ou à Lyon pour leurs études et le début de leur vie professionnelle. J'ai personnellement accompli ce parcours. Dans mon cas, c'est la mort de mon père qui a déclenché ce retour aux sources. J'ai eu besoin de retrouver mes racines, en achetant une maison dans le Jura, même si je suis établi à Lyon avec ma famille. »

Vous vous attachez à décrire le Jura et les Jurassiens d'aujourd'hui de manière réaliste ?

« J'écris à partir de lieux qui existent, de lieux que j'aime, comme le hameau des Trois cheminées à Bellecombe, ou la scierie abandonnée de Pont de la Chau, près de Champagnole. Pour les personnages, j'essaie de dresser des portraits justes et sensibles. Les ruraux ne sont pas tous des bourrus. Le narrateur n'est pas un macho. En ce moment, les hommes changent, ils s'adoucissent, même ici dans nos campagnes. Toutefois, le monde rural s'attache à ses traditions. Le mariage, par exemple, semble un peu dépassé dans certains milieux, typiquement en ville. Quand Aymeric revient vivre dans le Jura, il devient photographe de mariage, car à la campagne, c'est une pratique à laquelle on tient encore. »

Êtes-vous amené, comme votre personnage, à travailler en entreprise en complément de vos travaux d'écriture ?

« Plus maintenant car mon activité d'écrivain occupe tout mon temps, avec l'animation d'ateliers d'écriture, des interventions en milieu scolaire et des résidences. Mais j'ai longtemps travaillé en intérim dans des entreprises lédoniennes. »

Article publié dans le quotidien *Libération*, mars 2021, par Claire Devarrieux

Il s'appelle Aymeric, il a des compagnes d'une nuit ou de plusieurs années, il ne voit jamais venir les coups qui lui sont portés. Comme tous les personnages de Pierric Bailly, il vit entre Lyon et le Jura, où sont ses attaches, et il a une sœur plus jeune. Dans *Le Roman de Jim*, celle-ci a décroché un « *master 2 information-communication* » qui l'a menée où elle voulait, « *l'événementiel culturel* ». Après deux années en psycho à Besançon, Aymeric quant à lui a laissé tomber, c'était au moment où Jennyfer l'a quitté. Ils étaient ensemble depuis l'adolescence.

« *Je bossais dans une usine de cartonnage et du matin au soir j'étais comme un zombie. Je n'arrivais même pas à lui en vouloir. J'en parlais beaucoup avec ma sœur et je ne m'en voulais même pas à moi-même, je n'en voulais à personne, c'est ça qui était horrible, je n'avais rien ni personne sur quoi diriger mon désarroi, j'étais juste perdu, ouistiti perdu dans la brume, pardon, je ne sais pas pourquoi je dis ça* ». Aymeric monologue, mais ses propos s'adressent à quelqu'un, un interlocuteur non identifié, probablement le lecteur lui-même. Aymeric va couvrir de la sorte plus de trois décennies. Il nous raconte sa vie entre 25 et presque 50 ans, le compte est à établir à partir de Jim, qui est dans le ventre de sa mère depuis six mois quand Aymeric la rencontre, ou plutôt la retrouve. Elle a alors 40 ans, quinze de plus que lui. Ils ont fait connaissance sept ans auparavant, lorsqu'elle était caissière à Casino. Il se passe beaucoup de choses pour Aymeric au cours de ces sept années de sa préhistoire. Pierric Bailly s'est ingénié à remplir toutes les cases de l'existence de son héros, tout l'album (Aymeric prend des photos qu'il n'a pas l'argent de développer), mais l'air et le non-dit circulent, c'est du grand art.

Le Roman de Jim commence avec Florence, quelques pages pour résumer son parcours. Elle n'a pas terminé son BEP optique-lunetterie, a préféré parcourir la France « *au gré des chantiers de Marti, qui avait validé son CAP, lui, CAP tailleur de pierre grâce auquel il bossait à la réfection de sites classés et de monuments historiques* ». Un beau jour, leur relation est devenue trop violente, et Florence est retournée dans le Haut-Jura, chez ses parents qu'elle a

redécouverts à l'occasion. Plus tard, nous ferons la connaissance de sa mère. Florence, Aymeric et Jim déménagent pour vivre auprès d'elle. Pendant dix ans, chacun est à sa place, même si Aymeric a toujours tendance à se présenter comme remplissant plus ou moins bien un rôle. En l'occurrence, le rôle du père.

Dans son précédent roman, *Les Enfants des autres*, Pierric Bailly s'est déjà penché sur la paternité. Ici, Aymeric s'occupe du mieux qu'il peut d'un enfant qui n'est pas le sien, avec le sentiment d'échouer à contrecarrer les clichés, « *je ne pouvais pas m'empêcher de camper ce personnage de père qui bricole, de père qui n'a peur de rien, de père un peu brutal parfois* ». La vérité est la suivante : « *J'étais définitivement fou de ce môme* ». Grâce à quoi *Le Roman de Jim* nous fendra le cœur à plusieurs reprises.

Aymeric est-il trop gentil, ou trop tordu ? Son entourage penche pour la première hypothèse. « *Sauf que je n'étais pas d'accord. Je n'étais pas d'accord avec cette idée que la gentillesse c'est l'exception. J'avais plutôt l'impression inverse, que la plupart des gens sont gentils. On dit le contraire à longueur de temps, que les gens sont fous, que les gens sont mauvais, mais la plupart des gens sont sages, dociles, obéissants, soumis* ». Un désespoir discret, presque invisible, sous-tend *Le Roman de Jim*. Chez Paul ou à Casino, Auchan, Carrefour, les enseignes défilent. Il y a une déchetterie, une fonderie d'aluminium, une entreprise de plasturgie, tel est le monde du travail qu'Aymeric traverse. Il préfère l'intérim, pour la liberté, et le boulot en hypermarché, « *moins répétitif que l'usine et moins physique que les chantiers* ». Et de préciser malgré tout : « *Faut vraiment être un nanti pour s'imaginer que l'usine c'est forcément l'enfer. Et comment ils font, alors, tous ceux qui signent pour quarante ans ?* »

Mais nous ne sommes pas dans un roman du XX^e siècle, chaque personnage assigné à sa classe sociale. Aymeric se met à écouter John Cage et Pierry Henry, sur sa route il y a « *un petit dealer de Montceau-les-Mines* » rencontré en prison (le gentil Aymeric y a passé un an), une professeure de français qui lit des mangas, « *une bourgeoise de gauche* » qui le considère comme un « *prolo* ».

« *Prolétaire, je n'avais jamais employé ce mot. Je ne l'avais jamais entendu dans la bouche d'aucun de mes collègues de boulot. C'est le genre de mot qui ne peut être utilisé que par celui qui n'en est pas.* »

Extraits vidéo

Interview de Pierric Bailly sur la chaîne Youtube de Jean-Paul Hirsch (directeur commercial aux éditions P.O.L), mars 2021

Pierric Bailly tente de dire de quoi et comment est composé son nouveau livre *Le Roman de Jim*, et où il est notamment question d'amour entre deux personnes d'âges différents et de paternité, de mélo et de cinéma, de la fête des Lumières à Lyon et du Jura, d'abandon et de morale.



[Voir la vidéo](#) (durée : 17 min)

Interview de Pierric Bailly sur RTS dans l'émission « QWERTZ », mars 2021, par Sylvie Tanette



[Écouter le podcast](#) (durée : 5 min)

Les Enfants des autres, P.O.L, 2020



Bobby vit avec Julie dans une petite ville de province. Il travaille sur des chantiers. Il aime marcher dans la forêt qu'il connaît bien où une découverte macabre vient d'avoir lieu : le corps d'une femme assassinée. Bobby aime rendre visite à sa grand-mère et aime ses enfants. Ses enfants ? Mais ce sont les enfants de leurs amis Max et Alexa, prétend Julie quand Bobby les cherche partout dans la maison. Et Bobby ne sait plus très bien surtout depuis qu'il a surpris, croit-il, Julie avec Max, son meilleur ami, dans une scène sans équivoque. Ou n'ont-ils jamais eu d'enfants ? D'ailleurs, Bobby est-il bien en couple avec Julie ? Et a-t-il jamais voulu d'enfants ?

« Je me suis servi de ma vie banale de père de famille pour inventer une histoire la plus excitante et stimulante possible », dit l'auteur. La question de la paternité devient une énigme embarrassante : désir d'enfant, peur de les perdre, de ne pas bien s'y prendre, fantasme de la vie avant ou sans les enfants. Pierric Bailly entraîne ses lecteurs dans un roman infernal où le doute devient le principe même de la narration. Le suspense du récit porte autant sur l'adultère, le désir d'enfants, l'assassinat d'une femme, que sur l'identité même du personnage principal. La lecture se fait au gré d'une succession de bascules dramatiques, ce qu'on appelle au cinéma des twists, pour démultiplier l'espace des possibles.

Extraits de presse

Article publié dans *Le Monde des livres*, janvier 2020, par Raphaëlle Leyris

Au début, forcément, on pense à *La Moustache*, d'Emmanuel Carrère. Les premières pages nous présentent le narrateur, Bobby, qui, de retour du travail, trouve ensemble Julie, sa femme, avec qui il a trois garçons, et son meilleur ami, Max. Bobby s'énerve, va se défouler en forêt. Et voilà que, le lendemain soir, quand il prend des nouvelles des enfants, Julie ne voit pas de qui il parle. Enfin, si : Gaby, Jimmy et Hugo existent, mais ce sont les fils de Max. Les preuves matérielles semblent abonder : Julie et Bobby n'ont jamais eu d'enfants.

Ainsi commence le cinquième roman de Pierric Bailly, entré en littérature avec *Polichinelle*, remarquée chronique d'une adolescence jurassienne, et dont le deuxième roman, *Michael Jackson*, traitait des transformations continues qui mènent de la jeunesse à l'âge adulte. On pourrait dire que, après cela, *Les Enfants des autres* est le roman de la trentaine et de ses choix — les enfants, le couple, la maison, la voiture : en avoir, ou pas ? Un roman joueur, malin, dont le tempo slalome entre les shoots de suspense et les brumes du tramadol auquel Bobby se drogue.

Article publié dans le quotidien *L'Humanité*, janvier 2020, par Sophie Joubert

Il s'appelle Robert Ménétrier, un nom désuet légué par son grand-père, mort le jour de sa naissance. Pour ses amis, sa famille et sa compagne, Julie, il est Bobby. Son patron, Gérald, qui l'emploie sur des chantiers, le surnomme Bobinette. Dès les premières pages, *Les Enfants des autres*, cinquième roman de Pierric Bailly, est placé sous le signe de l'instabilité, de l'incertitude. Qui est vraiment le narrateur ? Un trentenaire en couple, mais sans enfant, qui rend régulièrement visite à sa grand-mère nonagénaire, Jeannette, une veuve épanouie qui carbure au Canada Dry. Un jour, alors qu'il a surpris Julie en train de le tromper avec son meilleur ami, Max, qu'il souffre d'une blessure au pouce qui menace de dégénérer et que le journal local annonce la mort d'une jeune femme dont le corps a été retrouvé dans la forêt, Bobby rentre chez lui et prononce cette phrase anodine : « *Les garçons, ça va ?* ». Interloquée, sa compagne l'informe que les trois enfants dont il est question, Gaby, Jimmy et Hugo, ne sont pas les leurs, mais ceux de Max et de sa femme, Alexa.

Un questionnement sur le couple, la paternité, le piège du quotidien

Dans les paysages du Jura, entre les promenades dans les bois et les virées dans les supermarchés discount, Bobby s'enfonce dans un épais brouillard médicamenteux d'où émergent des cris d'animaux et une tête de sanglier. Son récit est-il un cauchemar, un film qui, comme *Mulholland Drive*, de David Lynch, multiplie les fausses pistes et élargit à l'infini le champ des possibles ? Est-il allongé dans une clairière, rêvant qu'il a assassiné sa compagne, ou flotte-t-il toute une nuit dans une baignoire, alors que sa famille est dans la pièce voisine. Avec ce faux polar qui commence et s'achève sur une scène d'adultère et l'image d'une femme boxant un sac de frappe, formant une boucle parfaite, Pierric Bailly questionne le couple, la paternité, le piège du quotidien et les injonctions au bonheur. « *Je suis un enfant. Je fume comme un gosse. Je picole comme un gosse* », pense Bobby. « *Le boulot, la maison, le couple, les enfants, au-delà de ces bornes, toute existence m'est impossible* », répond son ami Max en écho. Sont-ils un seul et même personnage, les deux visages d'un même homme qui aurait emprunté des itinéraires divergents ? C'est l'une des hypothèses suscitées par ce roman qui fait de la banalité de nos vies une passionnante machine à produire de la fiction.

Article publié dans le magazine *Télérama*, février 2020, par Marine Landrot

Au commencement, l'homme a des enfants, source inavouable d'énervement, au point qu'il ne se sent pas vraiment parent : « *Gabriel me saute dessus et m'enlace au niveau des cuisses et me serre contre lui, et j'ai l'impression qu'il y a erreur sur la personne.* » Visez-les « *et... et... et...* » : la coupe est pleine. L'incompréhensible vient au secours du héros quand il découvre un jour que sa vie a changé de cours. Et même qu'elle n'a pas existé du tout, puisque ses enfants sont désormais (à moins qu'ils ne l'aient toujours été ?) ceux de son meilleur ami. Un peu comme dans *La Moustache*, d'Emmanuel Carrère, lorsque le héros se rase les bacchantes qu'il arborait depuis une éternité et que son entourage lui affirme qu'il a toujours été glabre. On pourrait appeler « ressort de la marmotte », en hommage au film *Un jour sans fin*, ce procédé narratif qui consiste à liguer l'humanité tout entière contre un personnage, comme si de rien n'était. À partir de ce dispositif ludique, Pierric Bailly construit un roman de

divertissement qui tranche avec le précédent, consacré à la mort inexpliquée de son père dans une forêt du Jura (*L'Homme des bois*).

Ce changement d'univers ressemble à un fort besoin de légèreté expérimentable, et l'exercice est réussi. Derrière l'enfilade précipitée de séquences illustrant la perte de repères généralisée, l'auteur interroge le conformisme, l'injonction à la paternité et le droit aux vies parallèles dans nos cerveaux saturés d'informations. Son sens de l'humour se porte sur les trésors d'autoprotection que son personnage déploie pour faire face à l'adversité. Son sens du décor (nature, architecture, accessoires de la vie quotidienne) donne au livre une forte présence visuelle. Le ton est familier, à tu et à toi avec la poisse, pour mieux l'éliminer.

Extraits vidéo

Interview de Pierric Bailly sur la chaîne Youtube de Jean-Paul Hirsch (directeur commercial aux éditions P.O.L), décembre 2019

Pierric Bailly tente de dire de quoi et comment est composé son nouveau livre, où il est question notamment de suspense et du Jura, de paternité et du désir d'enfants, de trail et d'accrobranche, du mariage d'une grand-mère et de forêts d'épicéas, de mirabelle et de Tramadol.



[Voir la vidéo](#) (durée : 14 min)

Présentation du titre *Les Enfants des autres* sur France Bleu, janvier 2020, par Arnaud Friedmann de la librairie Les Sandales d'Empédocle à Besançon

Les Enfants des autres de Pierric Bailly POL éditions

Écouter (02min)



Le livre qui vaut le détour

Du lundi au vendredi à 16h30

Par Marie-Ange Pinelli

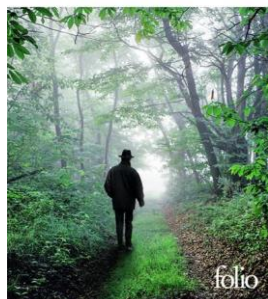
France Bleu Besançon

[Écouter le podcast](#) (durée : 2 min)

***L'Homme des bois*, P.O.L, 2017 (Folio, 2018)**

Pierric Bailly

L'homme des bois



L'Homme des bois n'est pas seulement le récit par son fils de la mort brutale et mystérieuse d'un père. C'est aussi une évocation de la vie dans les campagnes françaises à notre époque, ce qui change, ce qui se transforme. C'est l'histoire d'une émancipation, d'un destin modeste, intègre et singulier. C'est enfin le portrait, en creux, d'une génération, celle des parents du narrateur, travailleurs sociaux, militants politiques et associatifs en milieu rural.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Télérama*, février 2017, par Marine Landrot

Équilibre parfait entre la pudeur et la stupeur, ce récit de deuil est un modèle du genre. Alors qu'il s'apprêtait à profiter d'une retraite bien méritée, le père de Pierric Bailly a été retrouvé mort au pied d'une falaise. Il aurait dévalé la pente par mégarde, en cueillant des champignons dans la forêt en amont. Le conditionnel est à l'origine de ce livre, écrit par un fils perplexe, sonné, mais toujours juste. Juste dans sa place de narrateur, aux premières loges et à distance des faits dont il accepte le mystère. Juste dans la tessiture de sa voix, émue, contenue, sans défaillance. Juste, enfin, dans sa confiance en la nature, celle de son Jura natal, dont il arpente les entrailles, au volant de la Seat Ibiza du défunt. Blotti dans ce vaisseau spatio-temporel, il se laisse bercer par les CD paternels, auxquels il ajoute les siens pour ne pas être sous emprise, juste en bonne compagnie. Porté par cet état si particulier que peut susciter la mort d'un parent proche, qui donne accès à des sensations inconnues, à des éclairs de lucidité fugaces, Pierric Bailly revisite son propre paysage. Par la fenêtre de la voiture, il explore la magie des reliefs jurassiens, recréant pour son père une agonie féerique, entourée de lièvres, de renards, de lynx et de hiboux grands-ducs. Par la vitre de sa mémoire, il revoit toute une époque de luttes sourdes et de progrès silencieux de père en fils. Son écriture sobre et puissante fait momentanément fusionner leurs deux trajectoires de vie, souvent restées parallèles, mais liées par un même besoin d'indépendance et de discrétion. On peut appeler cela l'humilité, qualité dominante de ce beau livre sur la collision du visible et de l'invisible.

Article publié dans le magazine *Lire*, février 2017, par Jérôme Garcin

Il y a des façons plus pompeuses de mourir. Mais Christian Bailly n'était pas un homme avantageux. Un jour où, en chaussures de ville, il allait cueillir des morilles dans la forêt, il a glissé sur une pente humide et a chuté dans le vide. On l'a retrouvé trois jours plus tard, la tête fracassée, sans pouvoir savoir s'il était mort sur le coup ou s'il avait agonisé pendant plusieurs heures. Il avait 61 ans. L'accident s'est déroulé au-dessus de l'ancienne ligne de chemin de fer qui reliait Lons-le-Saunier, sa ville natale, à Saint-Claude, où il avait été

tourneur sur bois ; il avait aussi travaillé dans une usine qui fabriquait des couvercles de poêle et dans un atelier de pipes de bruyère avant de devenir infirmier dans un centre de soins en addictologie. Si nul ne s'est inquiété de sa disparition, c'est qu'il était célibataire depuis 30 ans. Sa femme l'avait quitté quelques mois après la naissance de leur fils unique. Le fils, c'est Pierric Bailly, aujourd'hui âgé de 34 ans, l'auteur de *Polichinelle* et de *L'Etoile du Hautacam*. Pour dire adieu à son père, il s'est installé dans le petit appartement qu'il habitait dans une HLM et a sillonné la région au volant de sa vieille Seat Ibiza, jusqu'à la forêt qui fut son tombeau. Comme on mène une enquête, il a ouvert ses cahiers, ses classeurs, ses correspondances, a interrogé les gendarmes, la vieille terre jurassienne et le passé de cet « Homme des bois », au propre comme au figuré. Car le modeste, généreux et irréductible Christian Bailly incarnait un monde qui semble résolu. Il avait été objecteur de conscience, baba cool, avait rencontré sa femme sur le plateau du Larzac, manifesté à Creys-Malville contre la centrale Superphénix et avait vécu heureux dans la reculée de La Frasnée avant de s'engager dans la vie associative, de lutter contre les inégalités, de « *se coltiner* » jour et nuit « *les types ravagés, les éclopés de la vie, les fous, les paumés, les rebuts de la société* ». « L'homme des bois » était un mec bien. Un rebelle doublé d'un idéaliste et d'un libre penseur, qui adulait Reiser, écoutait Brel, Ferré, Escudero, lisait les libertaires Louis Lecoin et Daniel Guérin, adorait visiter les maisons d'écrivain et calmait ses ardeurs avec le yoga. Pour faire le portrait de ce travailleur social et lui être fidèle, il ne fallait surtout pas user de grands mots ni donner dans l'éloge ronflant. Il ne fallait pas verser un torrent de larmes dans le ruisseau où, immobile et trempé, le fils a dispersé les cendres de son père. Il fallait simplement lui ressembler. Ce qu'a fait Pierric Bailly, dont le texte bref est une merveille de jeunesse, de loyauté et rugueuse tendresse. Comme dans le Haut-Jura, on entend même l'écho.

Article publié sur le site *Mediapart*, mars 2017, par Norbert Czarny

« *Il m'arrive de penser à cette histoire comme à une sorte de roman noir, un polar sans coupable sinon la nature, la campagne française, la vie rurale, la forêt jurassienne.* » Cette phrase qu'on lira à la fin du récit de Pierric Bailly résume le livre. Christian Bailly, père du narrateur-auteur est mort de façon accidentelle en forêt, sans doute en tombant dans une fosse. Son fils mène l'enquête mais dresse surtout le portrait d'un homme comme on n'en voit plus trop.

Des hommes qui se font enterrer sur un air de Léo Ferré, il n'y en aura plus guère. Les références changent, et avec elles un monde. Mais ne jouons pas les nostalgiques et rappelons que dans un précédent roman de Pierric Bailly, *Michaël Jackson*, on voyait la jeunesse, la génération du fils traînant dans Montpellier et environs, vaguement désœuvrée, improvisant sa vie. L'écriture désinvolte de Bailly, son humour nonchalant amusaient et éclairaient sur une partie de la population qu'on méconnaît ou caricature. En gros, des kékés de l'Hérault (à ceci près que l'Hérault et les Bouches-du-Rhône, ce n'est pas la même chose.)

L'homme des bois a construit sa vie. Il avait des convictions fortes, il était curieux, déterminé à apprendre et à toujours enrichir son univers. Cela se voyait dans « *le petit monde* » que le fils doit vider, après le décès, comme dans sa vie : « *Il avait besoin de tout garder, au cas où il en viendrait à oublier, non pas le contenu mais les expériences, les semaines et les soirées, les*

initiatives, le parcours, le chemin, celui qu'il avait accompli seul et qui l'avait mené du prolétariat à l'action sociale, du rugby au yoga, du bal des pompiers au festival de musique baroque d'Ambronay, de Clairvaux-les-Lacs à Lons-le-Saunier. » Ce père, issu d'une famille d'ouvriers dans laquelle on arrondissait les fins de mois en fabriquant des queues de casseroles pour Tefal, a commencé tourneur. Il aimait le travail du bois mais n'aurait pu s'en satisfaire toute une vie. Le narrateur présente ses divers métiers, rappelle ses engagements, tant dans des combats politiques que dans des luttes sociales. Christian Bailly croit en certaines causes. Il admire Louis Lecoin, le pacifiste, Daniel Guérin, Lanza del Vasto : « *Il vouait un culte à Reiser, chez qui il reconnaissait non pas un ailleurs rural et arriéré dont on ricane avec une petite pointe de mépris, mais ses parents, ses voisins, le monde d'où il venait.* » Il s'est beaucoup amusé avant que naisse Pierric, et ses années soixante-dix ont été « *une vie de bringues et de bitures* », selon le mot de la mère, son ex-épouse.

Tout n'a pas été simple et heureux, pourtant. Très tôt, le couple s'est séparé et cet homme qui ne supportait pas les chiens, n'avait aucune compagnie, a connu des moments de solitude. Cet homme qui aimait le contact, qu'on disait l'être le plus doux qui soit, cet homme qui séduisait des « *Lady Chatterley du Jura* » ne pouvait vivre avec aucune. Elles le quittaient, le jugeant trop violent, par moments : « *D'où venait cette violence ? Je serais bien en peine de m'engager sur ce terrain-là. Ce que j'ai fini par noter, à force d'assister à ces scènes délirantes, à ces embardées rageuses, c'est qu'elles marquaient toujours une insatisfaction* », note le narrateur. Il n'a pas su quitter son Jura natal, d'abord Clairvaux-les-Lacs puis la capitale locale, il a été « *trop fou pour une petite vie de salarié à Lons-le-Saunier, mais pas assez, pas assez fou, pas assez tordu, pas assez radical, pas assez brillant, pas assez inventif, pas assez courageux pour la vie qu'il se rêvait.* » Il a voulu partir loin et est le seul de sa famille à ne l'avoir pas fait. Son fils s'est éloigné, vers Montpellier, mais pas tant que cela. L'écriture l'aura fait partir, l'invention, l'imagination. Lui a commencé des nouvelles, des romans, mais les manuscrits s'accumulent sur les étagères, sans qu'il ait pu en poursuivre un seul.

Cet homme des bois qui donne son titre au roman a pour l'essentiel quelque chose de sauvage. Cette forêt du Haut-Jura, sur la route entre Lons et Logna est sans doute son ancrage. Comme La Frasnée, village arrosé par le Drouvenant. C'est le lieu des retrouvailles entre le fils et le père, le seul où ils puissent enfin parler : « *Cela restait pudique, nous ne nous transformions pas en deux potes expansifs, mais là-bas, je me sentais toujours bien avec lui et je pense que c'était réciproque.* » Pierric Bailly nomme tous ces lieux du Jura, lieux de l'enfance et du père, ce « *paysage de conte* » où serait passé Rabelais. Chaque lieu semble lié à un souvenir d'enfance, à un moment de partage avec ce père face à qui il était seul, en tête à tête, une fois la séparation consommée.

Faut-il y voir un signe, la province française, celle que les démagogues s'accaparent, dont ils se servent abusivement, cette province est célébrée par l'auteur de *L'homme des bois*, comme en cette même rentrée par François Beaune dans *Une vie de Gérard en Occident*. Dans les deux cas, l'ancrage dans les lieux est profond et complexe. Dans les deux cas, le personnage central est un homme qui étonne, intrigue parce qu'il échappe aux clichés, à toutes ces idées toute faites qui nous empoisonnent. Christian Bailly est un rêveur, un idéaliste, un homme généreux, sans cesse sur la brèche, accumulant les formations pour en savoir toujours plus sur tout, pour partager ensuite, comme lorsqu'il devient professeur de yoga. Il n'a pas la faconde du Gérard imaginé par Beaune, mais on se doute qu'il écoute.

En ce sens, mais pas seulement, *L'homme des bois* est un texte politique. Malgré ses réserves – et quel fils n'en a pas ? – le narrateur dresse un beau portrait d'un homme comme on aime en rencontrer, un homme qui croit dans un progrès, sinon le progrès, un homme droit. Lire de si beaux portraits, cela fait du bien en ces temps de grisaille.

Extraits vidéo

Lecture de *L'Homme des bois* par Pierric Bailly, sur la chaîne Youtube de Jean-Paul Hirsch (directeur commercial aux éditions P.O.L), janvier 2017



[Voir la vidéo](#) (durée : 4 min)

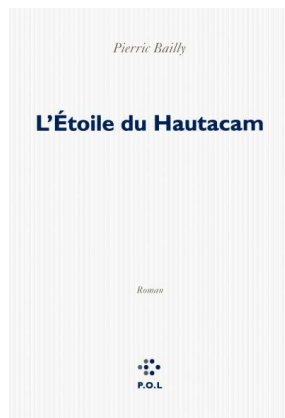
Interview de Pierric Bailly sur *France 3 Auvergne-Rhône-Alpes*, juillet 2017, par Myriam Figureau et Sandie Goldstein

Pierric Bailly se livre pour la première fois. Il raconte la mort brutale et mystérieuse de son père et sa région natale, le Jura.



[Voir la vidéo](#) (durée : 2 min)

L'Étoile du Hautacam, P.O.L, 2016



Où sont passés les rêves de Simon Meyer, ses rêves de cinéma, de grand spectacle ? Qu'est devenue sa passion pour les formes populaires ? Les emballages : reniés ; les collections : revendues ; l'appartement : vidé. La flamme est éteinte. Quand cette histoire commence, Simon quitte la ville pour s'établir dans son village d'enfance. Mais au moment de le rejoindre, un étrange événement le précipite dans un autre monde.

Le rideau s'ouvre sur un monde imaginaire, un monde presque similaire au nôtre, à la seule différence que le village est désormais perché à quinze kilomètres d'altitude au sommet d'une gigantesque tour de béton armé. L'endroit est à l'image de la décrépitude de Simon, superficiel, sans âme, d'une propreté asphyxiante. Ses 365 jours d'ensoleillement annuel en font un site visité par les touristes du monde entier. Simon l'intègre tout à fait naturellement et reprend sa vie là où il l'avait laissée sur Terre, entre footings et missions d'intérim. Il apparaît peu à peu que notre héros n'est pas étranger à la situation insolite des lieux. Son retour, puis ses retrouvailles avec son premier amour, ne sont pas sans conséquences. Un danger plane sur le village, un danger auquel Simon pourrait bien être lié. Alors il n'a plus d'autre choix que d'assumer l'influence mystérieuse de ce galet de magma qualifié de Cœur-étoile, moteur du territoire céleste, symbole de force et de passion. Toutes les fictions qui l'ont bercé durant sa jeunesse, cette mémoire enfouie, remontent à la surface pour s'incarner dans sa vie et l'entraîner dans une suite d'aventures rocambolesques, avec son lot de rebondissements, de coups de théâtre et de personnages farfelus et attachants. *L'Étoile du Hautacam* fait le pari de l'action, du romanesque, jouant avec l'in vraisemblable et les clichés, lorgnant sans détour du côté du cinéma d'animation, du blockbuster hollywoodien, du manga japonais. C'est une fable épique, un roman à grand spectacle.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Les Inrockuptibles*, janvier 2016, par Léonard Billot

En deux romans, *Polichinelle* et *Michael Jackson*, Pierrick Baille s'est imposé comme le héraut d'une jeunesse française rurale et un peu désorientée. De cette génération poussée en pavillons de crépis, élevée au rap et au porno en ligne, l'écrivain jurassien raconte les tendres désillusions, la peur de l'engagement et le difficile passage à l'âge adulte. À ces presque trentenaires anti-bling aux élans régressifs, à ces adolescents (contraction marketing d'adulte et d'adolescent), il a donné une voix singulière, séquencée, comme les textes de hip-hop et nourrie de culture pop.

Aujourd'hui, il revient avec *L'Étoile du Hautacam*, un troisième roman aux faux airs de conte perché dans lequel il explore l'imaginaire de l'enfance et en détourne les figures mythiques et les légendes immortelles. Il était une fois Simon Meyer. Quadra quitté par son amour de

toujours et scénariste raté, Simon habite seul un petit appartement à Bagnolet. À l'occasion d'un enterrement, il retourne à Stellange, son village natal situé dans une vallée de la Fensh inventée, où il a une révélation : il va revenir s'établir dans la maison familiale, tenter « le retour aux sources », loin de Paris, des déceptions et des missions d'intérim.

Mais au détour d'un chapitre, à la faveur d'un accident de voiture, le fantastique s'invite dans le récit : Stellange qui n'était qu'une bourgade banale, devient alors l'Étoile du Hautacam, un village flottant à quinze kilomètres au-dessus des têtes, relié au sol par une tour de béton armé. 365 jours d'ensoleillement par an, des villas de star, des hôtels de luxe et des magasins de souvenirs : l'Étoile n'a plus rien de pittoresque, c'est un Disneyland perché pour touristes en bermuda et bob à lanières.

Pierric Bailly fait le pari de la fantaisie. Il pioche et réinvente les décors, les personnages et les histoires qui ont bercé notre enfance : il y a un château transformé en résidence étoilée, un ogre cruel sous les traits d'un entrepreneur avide, des sbires agressifs qui se lancent dans des courses-poursuites en voiturettes, une princesse vendeuse de sandwiches et même un homme-coq adulé par une (basse) cour de petites poules. À l'univers de Walt Disney et des contes de Grimm ou de Charles Perrault, l'auteur ajoute les références générationnelles de cette jeunesse dont il continue ainsi de se faire l'écho : on retrouve l'onirisme d'Hayao Miyazaki, le rythme entraînant des blockbusters hollywoodiens, l'art acidulé de Muraki ou l'électro *nineties* de The Prodigy.

Avec ce récit moins satirique qu'épique, Pierric Bailly ose le roman d'aventure à grand spectacle avec péripéties rocambolesques et héros farfelus. Loin de la littérature sociale et des deux premiers ouvrages, il célèbre le pouvoir de l'imagination et signe un divertissement réjouissant, pour les enfants de 7 à 77 ans.

Article publié dans *Le Magazine littéraire*, février 2016, par Camille Thomime

« Recommence, on dirait un diabolotin qui sort de sa boîte », réclamait-on au narrateur gouailleur, lancé sur un tabouret tourniquet, du premier livre de Pierric Bailly. Depuis ce surgissement à la diable semble devenu la marque de fabrique du jeune écrivain. Après *Polichinelle*, jailli en 2008 – sur les frasques d'une bande de lycéens jurassiens un peu « cramés » –, il récidivait trois ans plus tard avec *Michael Jackson*, chronique estudiantine dans laquelle apparaissaient beaucoup Richard Virenque, Martin Sheen et quelques apprenties stars du X, mais presque jamais le roi de la pop...

Avec *L'Étoile du Hautacam*, l'auteur brouille et bat de nouveau les cartes : géographiques, d'abord, puisque le titre ne nous met sur la piste (skiable) des Hautes-Pyrénées, que pour mieux nous propulser en Lorraine, dans le village minier de « Stellange », lui-même bientôt transplanté d'un millier de bornes plus au sud et d'une quinzaine de kilomètres au-dessus du niveau de la Terre. Cartes romanesques, ensuite, puisque, d'un chapitre à l'autre, nous bondissons du canevas familial à la science-fiction et du « scénario de mauvais téléfilm » au pitch de blockbuster.

Mais commençons par la version terrienne de l'histoire. À la suite du décès de sa grand-mère, Simon décide de regagner son village natal en laissant Bagnolet, la femme qui vient de le

quitter et les monceaux de VHS, jeux de plateau et bandes dessinées parmi lesquels il s'encroûte. L'ado syphonné de *Polichinelle*, devenu étudiante dilettante dans *Michael Jackson*, nous est donc revenu sous les traits d'un quadra intérimaire, déphasé et rasoir, « seul avec sa misanthropie de pacotille », son « immense ego et sa paire d'Adidas Energy ».

Décidé à changer d'air, il brade son passé sur Le Bon Coin, prend congé de ses copains, gagne l'autoroute... Jusqu'au moment où le texte bascule à l'oblique, façon générique de *Star Wars* : larguez les amarres, cap sur une autre dimension, nous voici en route pour « l'Étoile », nouvelle appellation du fameux village natal devenu entretemps une bourgade perchée sur une gigantesque colonne de béton. Un microcosme ensoleillé et futuriste où règne tout ce qui brille, le show et les vedettes, et où l'on vient pour voir et être vu.

Là-haut, sur ce promontoire hérité de Magritte et de Miyazaki (château des Pyrénées et château dans le ciel), nous retrouvons quelques-uns des fétiches de Pierric Bailly : des marginaux et des ovnis sociaux, des lourdauds qui tabassent par ennui, un Beretta, une galaxie de références « aussi bien contre, pop que sous culturelles », et bien sûr le culte du paraître et de la parade. Car, s'il rend ici hommage au cinéma des *space opera*, des mangas et des films catastrophes, l'écrivain n'en perd jamais de vue les excès et la démesure, convoquant à la fois le génie de Hollywood et son envers autobronzé, *La Guerre des étoiles* et sa disneylandisation.

Moins fiévreuse et rebelle que dans ses précédents livres, (génération du personnage oblige), la langue conserve sa parataxe, ses anaphores et sa folie douce pour épouser les à-coups d'une société de zapping et de spectacle où les contraires se télescopent et où ne cesse de croître le besoin d'aventures. Un besoin irrépressible de se prendre « pour qui l'on n'est pas » le temps d'une semaine, d'un rêve ou d'un quart d'heure warholien et de se nourrir de toutes ces œuvres bizarres qui, malgré leur démesure, « répondent à des fantasmes, relativement communs, presque banals, à des rêves d'enfant qui se voit toujours plus grand qu'il n'est ». Des œuvres comme Pierric Bailly les conçoit, en somme.

Extrait vidéo

Interview de Pierric Bailly sur la chaîne Youtube de Jean-Paul Hirsch, décembre 2015

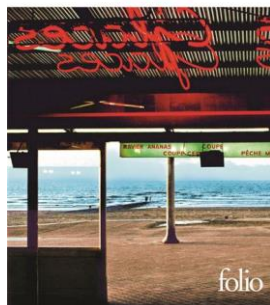
Pierric Bailly tente de dire de quoi est fait *L'Étoile du Hautacam*, où il est question d'une séparation et d'un retour au village, d'intérim et de précarité, de la traversée du miroir de pandas, d'une tour de 15 km et de Murakami, de romanesque et de séries.



[Voir la vidéo](#) (durée : 15 min)

Michael Jackson, P.O.L, 2011 (Folio, 2012)

Pierric Bailly
Michael Jackson



Cela se passe à Montpellier et met en scène une bande d'amis, certains étudiants, d'autres non, qui semblent passer plus de temps à boire et à faire la fête qu'à suivre leurs cours ou à chercher du travail. Et les fêtes, et les beuveries, nombreuses, sont autant d'occasions d'essayer d'attraper, chacun pour soi au départ, ce qu'on est, ce qu'on veut. Recherche désordonnée d'une originalité à tout prix, histoires d'amour croisées, échanges, interrogations, mais refus de penser à l'avenir. Ici la phrase épouse à la perfection – avec ses ruptures ses accélérations, ses raccourcis – une pensée qui ne cesse de chercher, de fouiller, d'essayer de comprendre. Les mots sont heureux, choisis, recherchés à travers tous les registres, du trivial au raffiné, sans complexe, dans une grande liberté. Les formules font mouche et sont toujours irrésistiblement drôles, la pensée est perçante. Certaines scènes sont d'anthologie (des fêtes qui tournent à la partouze, un mariage où le marié fuit tandis que la noce se transforme en tournage d'un film pornographique...) mais toujours la construction d'une subtilité discrète pour brouiller les repères trop évidents et donner une subtile sensation du temps qui passe, de la circulation du désir, de l'irradiante complexité de la vie.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Télérama*, janvier 2011, par Christine Ferniot

En 2008, dans *Polichinelle*, son premier roman, le narrateur de Pierric Bailly s'appelait Lionel et passait l'été dans son village du Jura à suivre sa petite sœur et sa bande d'ados un peu cramés. Entre l'Abribus, la fontaine et le Shopi, Lionel, 21 ans, regrettait cet âge encore gracieux où l'on n'a pas besoin d'« avoir l'air », et l'auteur réussissait à transcrire le rap poétique et fiévreux accompagnant les virées en scooter et les pique-niques alcoolisés. Dans *Michael Jackson*, Lionel est en quelque sorte devenu Luc, étudiant à Montpellier en arts du spectacle, annonçant, pour rassurer ses parents, qu'il veut devenir producteur exécutif de cinéma et surtout pas metteur en scène.

Pour un Jurassien, Montpellier propose une esthétique qui « ne donne pas envie de souffrir, ni même de travailler ». Alors, entre 18 et 26 ans, Luc va s'employer à faire autre chose. Prendre un studio et y accrocher un poster de son héros, le cycliste Richard Virenque. Fréquenter Élodie qui aime un peu trop la chanson française. Passer du temps au comptoir du bar le John Wayne, à boire des bières avec n'importe qui. Rencontrer Maud, en master de psychologie, qui n'a jamais entendu parler d'Iggy Pop. Découvrir le corps tatoué de la jeune fille et la quitter le moins possible. Se faire des amis qui deviennent des professionnels du film porno. Sentir que l'adolescence est bel et bien finie, que les années de fac sont en train de filer et, à 26 ans, se retrouver en couple dans un restaurant gastronomique pour fêter son anniversaire.

Pierric Bailly décrit admirablement ces années entre parenthèses, ce cocon où l'on se construit, s'immobilise, s'active à ne rien faire, à projeter beaucoup, s'ennuyer un peu et changer d'avis souvent. L'auteur accompagne, étudie, décrypte, Luc et Maud à 18, 22 et 26 ans comme trois couples distincts sur trois rythmes différents. *Polichinelle* réinventait un langage, *Michael Jackson* affine le propos : le romancier joue sur les tempos, ralentit puis part en vrille, fait rire par des images incongrues, des rapprochements inédits, des analyses sociales sur le vif, des scènes d'anthologie. Il parle aussi d'amour et d'utopie, sentimental un matin et carnassier le soir. En jouant toujours juste, Pierric Bailly confirme un talent singulier, ludique et protéiforme, pour dire la vie qui passe, même lorsqu'on évite de penser au lendemain.

Article publié dans le magazine *L'Express*, janvier 2011, par Alexandre Fillon

Ce n'est pas un secret, *Polichinelle* a imposé d'emblée une voix marquante de la littérature française d'aujourd'hui. Celle de Pierric Bailly, qui nous projetait dans la tête d'un jeune homme de vingt-et-un ans déjà inconsolable de son adolescence. Le dénommé Lionel Elpich qui habitait à Clairvaux-les-Lacs et proclamait : « Je ne me suis pas suicidé à dix-sept ans. Je n'ai plus le choix, il faut que je devienne une légende, un mythe, c'est la solution. »

Bailly, qui opère un retour tonitruant avec *Michael Jackson*, a lui aussi vu le jour dans le Jura en 1982 et grandi dans un petit village de vingt habitants, non loin de Clairvaux-les-Lacs. Après sa scolarité à Lons-le-Saunier, le voici à Montpellier. Étudiant en arts du spectacle à l'université Paul-Valéry, à l'instar de Luc, le protagoniste de *Michael Jackson*. Rentré dans le Jura, il a commencé à écrire *Polichinelle* tout en travaillant en intérim (en usine, dans la grande distribution ou dans le bâtiment). Son singulier premier roman a emballé la presse, les libraires et les lecteurs.

Du mystère, de l'humour et un regard analytique sur l'époque

Il vient d'accoucher d'un nouveau livre, encore plus époustouflant que le précédent, dont certains passages correspondent à des notes prises durant ses années à Montpellier. Luc, son héros et narrateur, a dix-huit ans et une tignasse de cheveux crépus au moment où il débarque étudier en Languedoc-Roussillon. Luc, qui a grandi dans un monde « sans piscine dans le jardin, sans mère en tailleur ni père en cravate au petit déjeuner », aspire à devenir « producteur exécutif de cinéma ». Comme il l'explique dans un bistrot à une grosse dame à chien qui lui paye des demis de bière australienne.

Ce garçon timide au tempérament calme a emménagé dans un studio cours Gambetta, de la fenêtre duquel il regarde les passantes. Au mur de sa chambre, il a punaisé une photo du cycliste Richard Virenque en plein effort. Et aussi la lettre que sa sœur lui a remise la veille de son départ, qu'il ne tardera pas d'ailleurs à retirer.

Luc ne met pas longtemps à faire des rencontres. Élodie a une silhouette longiligne et un pantalon sans poche arrière. La pétillante et turbulente Maud, elle, est inscrite en première année de master de psychologie. Voilà le genre de fille capable de mettre le feu au rideau de sa cuisine en se faisant une omelette. Maud a beau avoir un tatouage sur le sein, elle n'a

jamais entendu parler d'Iggy Pop et n'a jamais acheté de magazine de sa vie, « pas même un truc de jeux fléchés ou de mode pour la plage » !

Dans les parages, on croisera encore les dénommés Martin, Léonard et Églantine, Phil et Suzy. Ou Ronan et Claire qui sont sur le point d'entamer une belle carrière dans le porno amateur... Pierric Bailly cadre serré un personnage qui traîne dans les sex-shops, au casino, ou dans des fêtes d'anniversaire qui finissent en orgie. Mais Luc n'est pas seulement un petit dilettante qui perd son temps à bavasser avec ses copains : tous les jeudis, il emmène également son voisin du dessus en courses au Shopi.

Le lecteur avance hypnotisé dans un roman d'apprentissage, à la fois éternel et totalement moderne, où l'on suit pas à pas l'évolution et les interrogations de Luc. Pierric Bailly reconnaît que la structure du livre a été difficile à élaborer. Qu'il voulait « obtenir quelque chose de sophistiqué tout en donnant une sensation de progression linéaire, que les transitions d'une partie à l'autre ne soient pas trop heurtées, et que cela crée un trouble tout à la fois stimulant et intrigant ».

Le pari est réussi puisque l'écrivain arrive parfaitement à restituer le tempo si particulier des années étudiantes, sorte de monde clos avec son mélange de tension et d'immobilisme. Il y a du Bret Easton Ellis chez un Bailly qui utilise à bon escient la précision des détails et la manière d'aborder une certaine forme d'ennui. Du David Lynch dans l'art de lancer de fausses pistes, de jouer du mystère. Du Michel Houellebecq aussi pour l'humour en creux, le regard analytique sur la sexualité et l'époque. Au-delà de cette parenté nullement écrasante, Pierric Bailly montre encore une fois qu'il possède surtout une écriture et un ton absolument uniques dans le paysage littéraire français actuel.

Extraits vidéo

Interview de Pierric Bailly sur la chaîne Youtube de Jean-Paul Hirsch (directeur commercial aux éditions P.O.L), janvier 2011

Il est question de l'écriture de *Michael Jackson*, de la question du titre, de Michael Jackson, de Montpellier, d'être étudiant et du passage à l'âge adulte, des trois Luc qui ne sont peut-être qu'un, et des trois Maud, de l'amour, de l'utopie amoureuse, de Clairvaux-les-Lacs et de *Polichinelle*.



[Voir la vidéo](#) (durée : 14 min)

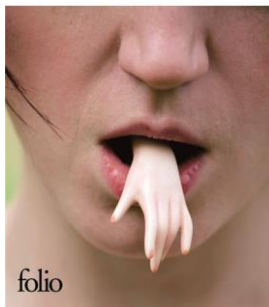
Interview de Pierric Bailly sur *France Culture* dans l'émission « Du Jour au lendemain », mars 2011, par Alain Veinstein



[Écouter le podcast](#) (durée : 34 min)

***Polichinelle*, P.O.L, 2008 (Folio, 2010)**

Pierric Bailly
Polichinelle



« *Des corps débiles, langues bien pendues, traits tirés, l'été jurassien, de nos jours, campagne française qui lorgne sur tout ce qui bouge de l'autre côté de l'Atlantique, qui saute sur la première occasion de se donner des coups, qui se dépêche de tout casser, de tout gâcher, au cas où il y aurait quelque chose à en tirer.* »

Voici, rédigée par l'auteur, la jolie quatrième de couverture d'un surprenant premier roman. Il raconte une histoire actuelle : une histoire de jeunes crétins de milieux plutôt aisés – c'est l'année du bac, un peu avant pour certains, un peu après pour d'autres – qui écoutent du rap, qui s'ennuient, qui ont de petites histoires de sexe, qui boivent, qui fument, qui font des bêtises, de grosses bêtises finalement puisqu'il y aura mort d'homme et qu'ils se retrouveront en première page du journal. Ça se passe entre Besançon et Lons-le-Saunier et ça déménage... L'histoire en elle-même est, sinon banale, ordinaire : c'est aussi ce qui fait le prix de ce livre, cette plongée dans une atmosphère et un esprit, une culture, peut-être assez répandus, en tout cas vraisemblables.

D'autant plus vraisemblables que l'écriture qui nous les donne à lire est incroyablement vive et qu'une belle imagination l'accompagne. Le tour de force de Pierric Bailly, c'est d'avoir transformé un langage dont les puristes disent, pas toujours à tort, qu'il est relâché, en une forme travaillée, qui exploite toutes les ressources syntaxiques, rythmiques, métaphoriques, lexicales – et on s'aperçoit qu'elles sont nombreuses – d'un parler qui est constitué d'un mélange en principe pauvre et stupide d'argot, de néologismes, et d'américanismes, etc. rarement utilisé comme matériau littéraire. Un mélange verbal presque aussi déconcertant, quand on l'aborde, que l'ancien français, par exemple. Mais, comme pour l'ancien français l'accoutumance est rapide parce que la structure est là, derrière, qui tient tout.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Livres Hebdo*, par Alexandre Fillon

Le premier roman de Pierric Bailly, où s'ébattent de drôles de zozos, surprend tant par sa construction que par son écriture novatrice. Lionel Elpich, le narrateur de *Polichinelle*, ne raffole ni des études ni des étudiants. Il a vingt-et-un an et demi, écoute du « rap ricain, du lourd, du qui te décapsule le trou du cul », est inscrit en fac à Besançon, mais habite à Clairvaux-les-Lacs, « *comme un village dans le village* ». Depuis que sa mère est partie s'installer au Mexique dix ans plus tôt, Lionel vit avec son père, « *papa Gustave* » et sa sœur Diane, en seconde à Lons-le-Saunier, qui déteste les jeux de mots. Diane est amoureuse du footballeur Thierry Henry. « *Un jour, elle m'a même dit je veux devenir sélectionneur de l'équipe de France de foot. Thierry Henry je le mettrai toujours sur le banc de touche et je lui caresserai la cuisse* », nous raconte son aîné. Autour d'eux, on trouve aussi un Johannes doué pour le basket, une Laura, qui en « *a dans le soutif* » et dont les parents tiennent le camping du lac, ou cette grande perche de Charlotte avec ses « *jambes yo-yo* ». Tous forment *la bande des tagazous*, se rêvent en rock stars, en vedettes, font des virées en scoots et se bastonnent avec *les barbares de Foncine* qui préfèrent le métal au rap. À vingt ans et des poussières, Lionel semble déjà inconsolable de son adolescence, fréquentant exclusivement des garçons et des filles plus jeunes que lui.

« *Je ne me suis pas suicidé à dix-sept ans. Je n'ai plus le choix, il faut que je devienne une légende, un mythe, c'est la solution. Que la terre soit mon parc d'attractions* », lance-t-il encore...

Jeune vidéaste qui a envoyé son manuscrit à P.O.L, par la poste, Pierric Bailly surprend et séduit avec un singulier roman dont les personnages font des échanges de nez et d'épaule, se rendent chez un docteur indien et triment un Beretta calibre 22.

Article publié dans le magazine *Télérama*, août 2008, par Christine Ferniot

Ils habitent Clairvaux-les-Lacs, à quelques kilomètres de Lons-le-Saunier, préfecture du Jura. Ils ont 15 ans, toute une bande de « *tagazous* » qui traîne du côté de l'abribus, du Shopi et de la fontaine. Ils préfèrent Dr Dre à Alain Souchon, portent des maillots de foot sur des minijupes, roulent en AX et font des pique-niques au bord du lac interdit, avant de monter visiter « *les barbares de Foncine* ». Diane, Johannes, Laura, Jules, Charlotte... et puis Lionel, le narrateur, un peu plus âgé, fasciné, émerveillé par ces adolescents qui possèdent une grâce étrange dans un monde encore libre oscillant entre tendresse et agressivité. Comme Lionel, son personnage, Pierric Bailly pense que « *passé 17 ans les êtres humains sont périmés* ». En écrivant son premier roman, *Polichinelle*, il a voulu retrouver la tension qui existe dans ces petits groupes de lycéens, le temps d'un été. Il a cherché à transcrire une langue rebelle qui ne revendique rien, à se l'approprier. Il explique qu'il a écrit ce livre à voix haute, qu'il ne s'agit pas d'un langage parlé, mais d'une musique des mots, proche du rap. Pierric Bailly est un enfant de ce village jurassien, il en est parti pour faire ses études. Puis il est revenu pour écouter sa sœur et ses copains, travaillant en usine la journée, traînant avec eux le soir et les week-ends, écrivant la nuit.

Cette existence entre parenthèses lui a sans doute permis de dénicher une puissance évocatrice, une énergie littéraire qui n'a rien à voir avec une fiction sur la jeunesse d'aujourd'hui. *Polichinelle* est une œuvre de linguiste, un concentré de violence et d'amour, un récit à la Hubert Selby Jr. Pierric Bailly a « remalaxé » le vocabulaire qu'il entendait, créant des mélanges « biscornus » où se retrouvent des expressions paysannes du Jura, des mots propres à une génération et d'autres ressortis du fond des temps, remis au goût du jour par ces poètes du coin de la rue. Il a trouvé un rythme, mi-dialogue, mi-description, décomplexé, tendu. Deux ans plus tard, il a envoyé son manuscrit à P.O.L.

Depuis, Pierric Bailly a des envies de grandes villes et de beaucoup de bruit pour écrire tout autre chose et attend avec une belle impatience d'être lu dans le Jura, par sa famille, ses amis.

Article publié dans le magazine *Les Inrockuptibles*, août 2008, par Emily Barnett

À partir de quel âge se sent-on appartenir à une génération ? À 6 ans, le jour de notre entrée en CP, en découvrant des rangées de futurs petits camarades ? En vibrant plus tard sur tel exploit sportif, telle actualité politique ? Encore faudrait-il prouver en quoi la libération d'Ingrid Bétancourt, au hasard, se rapporte davantage à ma génération qu'à celle de ma grand-mère. Alors quoi ? Se sentir appartenir à une génération serait indissociable de l'apparition de la première ride. D'autres viendront après nous, seront jeunes à notre place : serrons-nous les coudes. Mais il faut encore chercher ailleurs.

Sans le vouloir, le premier roman de Pierric Bailly porte en lui la matrice de cette émotion particulière, ce principe identitaire tardif. L'élan d'amour vrai qui nous traverse – dans le métro, au café, en voyage – pour n'importe quel faciès exhibant un âge cousin du nôtre, survient le jour où l'on reconnaît, dans un livre, un film, une partie de ce que l'on croyait être notre bio personnelle, et qui relève en fait d'une histoire collective. Cette dialectique, Annie Ernaux l'a poussée à son paroxysme dans son récit *Les Années*. Il y eut donc les écrivains nés autour de 1970, adolescents dans les années 80 – décennie à partir de laquelle ils érigèrent, arrivés à l'âge artiste, un puissant système de signes (génération sida, postpunk, mitterrandienne). Les écrivains nés en 1980 tardèrent. Ils arrivent. Écrit par un garçon de 26 ans (né en 1982), *Polichinelle* débarque avec ses propres références, sa gouaille, ses mots et ses secrets à lui. Il ne copie personne. Il snobe ses aînés.

L'histoire est simple, plus atmosphérique qu'aventureuse, encore que : dans un village jurassien, un groupe d'amis – trois filles et autant de garçons, adolescents frisant la vingtaine – passe un été. Camping, fêtes nocturnes, bagarre, érotisme léger. Livrés donc au côté aoûtien de l'existence. Dans ce règne de l'éphémère, le narrateur (l'un des boys) égrène ce qui pourrait en constituer la plus haute expression. Ce sont des marques : Twingo, *Closer*, Canal+, Shopi. Des noms propres : Thierry Henry, Paris Hilton, Missy Elliott. Manière d'ancrer l'écriture dans un infiniment périssable, une contemporanéité de choc. Manière surtout de rendre vivant le texte. Le style de Pierric Bailly est un antidote à toute fossilisation de la langue. Il explose les syntagmes, agence des formules démentes – mélanges de patois, d'argot et de slam, de gracieuse désuétude et d'intense férocité. De quelle pâte est faite cette langue polissonne, pleine de crashes et de zapping ? D'une pâte télévisuelle, disons-le, au risque d'enfoncer une porte ouverte.

Mais cette télé n'est pas celle des quadras. Elle parle d'une autre enfance : celle nourrie à *DragonBall Z* et *Docteur Quinne, femme médecin*. Celle qui resquilla pour aller voir *Terminator 2* (interdit aux moins de 12 ans) au cinéma, jouait à *Super Mario*, et portait des Creeks en sixième. La première, surtout, à avoir été allaitée à 100 % de culture américaine. « *Je suis un esthète des States* » », écrit le narrateur. Allergique à la « *nouvelle scène française* », « *rien que des connards avec des guitares sèches* », Souchon, Voulzy, ou « *cette vieille quiche de Laurent Boyer* ». À quoi reconnaît-on alors un livre générationnel ? Aux tombes qu'il ne peut s'empêcher de creuser sur son passage.

Extrait vidéo

Présentation du livre *Polichinelle* sur France 2 dans l'émission « Esprit Libre », août 2008, par Sylvain Bourmeau



[Voir la vidéo](#) (durée : 1 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté

Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon

Tél. 03 81 82 04 40

Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon

Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues

g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues

n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics

m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr

- Marion Clamens, directrice

m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté